AGNES RAVATN

LE TRIBUNAL DES OISEAUX

roman traduit du néo-norvégien par Terje Sinding



ACTES SUD

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA
(Norwegian Literature Abroad)

NORLA
NORWEGIAN LITERATURE ABROAD

“Lettres scandinaves”

Titre original :
Fugletribunalet
Éditeur original :
Samlaget, Oslo
© Agnes Ravatn, 2013
Publié avec l’accord de NORTHERN STORIES

Photographie de couverture : © Aimee Marie Lewis / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17523-8

AGNES RAVATN

Le Tribunal des oiseaux

roman traduit du néo-norvégien
par Terje Sinding

ACTES SUD

Mon pouls battait plus fort. J'avançais à travers la forêt silencieuse : rares cris d'oiseau ; pour le reste, rien que des arbres gris et dénudés, un sous-bois touffu et quelques genévriers bleutés éclairés par le pâle soleil d'avril. À la sortie d'une courbe de l'étroit sentier, je vis apparaître une allée de bouleaux mal entretenue. Des troncs droits à l'écorce blanche, surmontés de branches enchevêtrées faisant penser à des nids inachevés. Au bout de l'allée, une clôture en bois et un portail à la peinture blanche écaillée. Puis la maison : une vieille villa en bois au toit en ardoise.

Sans faire de bruit, je refermai le portail derrière moi et me dirigeai vers la porte d'entrée. Je frappai, mais personne ne répondit. J'eus un léger frisson, posai mes affaires sur le perron et fis le tour de la maison par le sentier dallé. Et là, je vis le paysage s'ouvrir. Sur l'autre rive du fjord se dressaient des montagnes violettes où subsistaient encore quelques taches de neige. Partout, des broussailles encerclaient la propriété.

Il se tenait dans le jardin, près d'un groupe d'arbres élancés. Un dos longiligne enveloppé d'un pull bleu foncé. Quand je l'interpellai, il sursauta, se retourna et me salua d'un geste. Dans ses lourdes bottes, il

traversa la pelouse jaunie. Je repris mon souffle. Un visage et un corps de quadragénaire, pas ceux d'un homme ayant besoin d'une auxiliaire de vie. Pour masquer ma surprise, je lui adressai un sourire et fis quelques pas dans sa direction. Il était brun et solidement bâti. En me tendant la main, il évita de me regarder dans les yeux.

— Sigurd Bagge.

— Allis Hagtorn, répondis-je en prenant sa grosse main.

Rien ne laissait penser qu'il m'avait reconnue. Ou alors il était très doué pour jouer la comédie.

— Où sont vos bagages ?

— De l'autre côté de la maison.

Le jardin était un désastre hivernal. Ronces, buissons morts, herbe mouillée. Le printemps venu, il se transformerait en jungle. Bagge remarqua mon air consterné.

— Eh oui, il y a du boulot.

Je hochai la tête en souriant.

— Le jardin, c'est le domaine de ma femme. J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider pendant qu'elle est en voyage.

Je le suivis jusqu'au perron. Il souleva mes deux sacs de voyage et pénétra dans l'entrée.

Il me précéda d'un pas énergique dans le vieil escalier. Ma chambre était à l'étage. Elle était sobrement meublée : un lit étroit, une commode et un bureau. Elle sentait le propre. Le lit était fait avec des draps à fleurs.

— Jolie chambre !

Il se détourna sans me répondre, baissa la tête et m'indiqua la salle de bains. Pour redescendre, il me

précéda de nouveau. Une fois dans la cour, nous nous dirigeâmes vers la cabane à outils. La porte grinça quand il l'ouvrit. D'un geste il me montra les outils suspendus au mur : râteaux, bêches, pioches.

— Pour l'herbe haute, il faudra utiliser une faux. Vous savez vous en servir ?

Je hochai la tête en déglutissant.

— Ici vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin. Des sécateurs, notamment. Je serais heureux si vous pouviez redonner un peu d'allure à la haie. S'il y a quelque chose qui vous manque, je vous donnerai de l'argent.

Il me parlait sans même me regarder. J'étais sa domestique, il tenait à marquer la distance.

— Vous avez reçu beaucoup de réponses à votre annonce ?

La question m'avait échappé. Il me jeta un bref coup d'œil.

— Pas mal, oui.

Son arrogance me parut forcée, mais je pris sur moi de ne faire aucun commentaire. Je lui appartenais, il pouvait me traiter comme il souhaitait. Nous fîmes le tour de la maison, jusqu'au jardin où des arbustes à baies et des arbres fruitiers s'alignaient devant un muret en pierres sèches. L'air était froid et humide, ça sentait la terre mouillée et l'herbe morte. Il enjamba un petit portail en fer forgé et se tourna vers moi.

— Il ne s'ouvre plus à cause de la rouille. Vous pourriez peut-être arranger ça.

J'enjambai le portail à mon tour. Une volée de marches en pierre descendait jusqu'au fjord. Je les comptai : il y en avait cent. Elles aboutissaient à un embarcadère en maçonnerie flanqué d'une remise à

bateaux en mauvais état. Les parois rocheuses formaient un demi-cercle protégeant l'embarcadère des regards. Les lieux me firent penser à l'endroit où j'avais appris à nager, trente ans plus tôt, près d'un chalet que mes parents avaient loué pour l'été.

— C'est beau ici.

— J'envisage de démolir la remise à bateaux, dit-il en détournant le visage.

Le vent ébouriffait ses cheveux noirs.

— Vous avez un bateau ?

— Non, répondit-il d'un ton sec. Ici, vous n'aurez pas grand-chose à faire. Mais comme ça vous aurez tout vu.

Il se retourna et se mit à grimper les marches.

Sa chambre était au rez-de-chaussée, juste après la cuisine et la salle à manger. Ses fenêtres donnaient sur le jardin. Son bureau était à côté.

— J'y passe le plus clair de mon temps. Vous ne me verrez pas beaucoup et je vous serais reconnaissant de me déranger le moins possible.

Je hochai lentement la tête pour lui montrer que j'avais compris la consigne.

— Malheureusement, je n'ai pas de voiture. Mais j'ai un vélo avec des sacoches pour les courses. La supérette est à cinq kilomètres par la nationale. Vous me servirez mon petit-déjeuner à huit heures : deux œufs durs, du hareng, deux tranches de pain de seigle et du café noir. Le week-end, vous êtes libre, mais si jamais vous êtes là vous pourrez me préparer le petit-déjeuner une heure plus tard. Je déjeune à une heure. Je dîne à six heures. Ensuite, je prends un café et un cognac.

Là-dessus il disparut dans son bureau, me laissant libre d'explorer la cuisine. J'ouvris placards et

tiroirs en essayant de faire le moins de bruit possible. Les ustensiles étaient usés mais solides. Dans le réfrigérateur, je découvris les darnes de cabillaud prévues pour le dîner.

Les nappes étaient dans le tiroir du bas. J'en choisis une. Puis je mis le couvert en veillant à ne pas faire de bruit. À six heures précises il apparut, tira sa chaise et s'assit en bout de table. Je posai le plat de poisson au milieu de la table et le légumier de pommes de terre à côté de son assiette. Puis je m'apprêtai à m'asseoir. Il m'arrêta d'un geste :

— Non. Vous mangerez après.

Il regardait droit devant lui.

— C'est ma faute, j'aurais dû vous le préciser.

J'eus la gorge nouée. Sans un mot, je pris mon assiette et la transportai jusqu'au plan de travail, tête baissée. Comme un animal obéissant.

Pendant qu'il dînait, je remplis l'évier et nettoyai les casseroles. Il se tenait droit, mangeait silencieusement et sans lever la tête. Avec des gestes malhabiles, je préparai le café, pris la bouteille de cognac dans le placard vitré et débarrassai la table dès qu'il eut reposé ses couverts. Puis je versai le café dans une tasse, remplis un verre à cognac, posai le tout sur un plateau et le lui apportai d'un pas incertain. Quand il se leva, me remercia pour le repas et se retira dans son bureau, je pus enfin me mettre à table et manger mon poisson froid, arrosant mes pommes de terre de beurre à moitié figé. Puis je terminai la vaisselle, essuyai la table et le plan de travail et montai dans ma chambre. Je défis mes bagages, rangeai mes affaires dans la commode, empilai mes livres sur le bureau. Avant d'enfouir mon téléphone dans

un tiroir, je vérifiai qu'il était éteint. Je ne l'allumerais plus jamais, sauf en cas d'urgence. Pendant un moment, je restai assise sans bouger, paniquée à l'idée de faire du bruit. Pas le moindre son ne parvenait du rez-de-chaussée. Je fis une rapide toilette et me mis au lit.

La faux devait être mal aiguisée ; je pestais contre l'herbe jaunie et mouillée qui s'aplatissait malgré mes gestes énergiques. Le temps était nuageux et humide. Bagge s'était retiré dans son bureau immédiatement après le petit-déjeuner. En sortant, j'avais aperçu mon reflet dans la glace ; j'avais l'air déguisée dans le vieux pantalon que j'avais enfilé pour repeindre la maison de mes parents, une quinzaine d'années plus tôt. Je l'avais trouvé dans mon placard, la veille de mon départ, en faisant mes bagages. Ainsi qu'une chemise tachée de peinture. Le lendemain, mes parents m'avaient accompagnée au car. En me disant au revoir, ils avaient paru soulagés.

Je commençais à avoir mal au dos. Je transpirais. De minuscules insectes tournoyaient autour de moi, se fichaient dans mes cheveux, se posaient sur mon front. Ça me grattait, je devais sans cesse m'arrêter pour enlever mes gants et m'essuyer le visage. J'avais beau manier la faux avec acharnement, les longues touffes jaunies continuaient de me narguer.

— Si j'étais vous, j'essaierais avec un râteau.

Je me retournai vivement. Bagge se tenait derrière moi. Avec mon visage écarlate et mes vieilles hardes, je devais avoir un drôle d'air. Une mèche

de cheveux s'était collée à mon front. Machinalement j'y portai la main, laissant sur ma peau un peu de terre collée à mon gant.

— La faux, ça ne sert à rien quand l'herbe est trempée.

— En effet.

J'esquissai un sourire. Comme pour me moquer de mon incompétence.

— Et n'oubliez pas le déjeuner.

Il tapota son poignet pour me faire comprendre que l'heure approchait. Puis il s'en alla. Je jetai un bref coup d'œil vers la maison. Il avait dû m'observer avec incrédulité depuis la fenêtre de son bureau avant de se résigner à intervenir. J'avais honte. Je ramassai la faux et la raccrochai dans la cabane à outils. Puis je pris le râteau et entrepris d'arracher l'herbe morte agglutinée. J'en remplis toute une brouette.

Le vélo était dans la remise à bois. Un vieux Peugeot gris avec des roues fines et un guidon recourbé. Je mis cinq minutes jusqu'à la supérette, située dans un tournant juste après le pont. On aurait dit une épicerie rurale oubliée par le temps. Un léger tintement se fit entendre lorsque je poussai la porte. J'étais la seule cliente. Derrière le comptoir, une femme âgée répondit à peine à mon salut. Des charcuteries sous vide, des serviettes en papier, des bougies, du pain et des produits laitiers. Il y avait aussi un bac à surgelés et un étal de fruits et légumes qu'il fallait peser soi-même.

L'épicière me suivit de ses yeux d'aigle lorsque je m'engouffrai entre les rayons à moitié vides. Son regard était explicite : elle m'avait reconnue. Je choisis mes articles et les posai dans mon panier avec des gestes raides, une boule à l'estomac. J'aurais préféré m'en aller et tout plaquer là, mais je finis quand même par me diriger vers la caisse. Sans la regarder, je vidai mon panier. L'air impassible, elle scanna le code-barres de mes achats. Mains ridées, visage flétri, petite bouche aux lèvres tombantes. Elle devait simplement être d'une nature revêche, me dis-je avec soulagement sur le chemin du retour.

Sa mine renfrognée n'avait rien à voir avec moi, c'était sa manière d'affronter le monde.

Filer jusqu'à la maison sur mon vélo, le fjord à ma gauche et la paroi rocheuse noire et luisante à ma droite, mes courses dans les sacoches, entre les voitures allant d'une ville à une autre. Descendre le chemin en terre battue, traverser la forêt, garer le vélo contre les piles de bois. Le gravier qui crissait sous mes pas. Pénétrer dans l'entrée. Quelque chose n'allait pas : ce couple qui vivait là, sans voiture, laissant le jardin à l'abandon. Lui qui passait ses journées dans son bureau. Et sa femme absente.

Je rangeai mes courses et commençai à préparer le dîner.

Impossible de bouger. Mon corps était lourd et rouillé comme le petit portail en fer forgé. Je restai un long moment à regarder les nœuds du plafond lambrissé avant de parvenir à me retourner sur mon matelas et me laisser tomber par terre. Quelle idiote ! Quand avais-je déjà fait de tels efforts physiques ? Jamais. Et voilà que je m'étais obstinée pendant des heures à ratisser de l'herbe et à bêcher une terre dure.

Je me déplaçais péniblement entre la cuisine et la salle à manger en lui servant son petit-déjeuner. J'avais honte, je savais que mes mouvements raides l'énervaient. En remplissant sa tasse, je poussai un gémissement. Difficile de savoir lequel de nous deux était le plus embarrassé.

— J'ai sans doute trop forcé dans le jardin, dis-je timidement.

Il se racla la gorge sans me regarder.

Puis il disparut dans sa chambre sans un mot. Je bus mon café amer. Mon moral en avait pris un coup. J'avais été si fière de mon travail de jardinage. J'avais arraché toute l'herbe morte en espérant qu'il m'observait de sa fenêtre. Et maintenant j'avais le dos en compote.

Le lendemain, ce fut encore pire ; poser un pied devant l'autre était un supplice. J'évitais de m'asseoir, car j'aurais été incapable de me relever. Mon enthousiasme avait duré une journée. C'était toujours pareil. Je me lançais avec ardeur dans toutes sortes d'activités, et je n'en menais aucune jusqu'au bout. Je démarrais les choses avec un enthousiasme sans bornes, et je m'en lassais aussitôt. Je n'avais aucune persévérance, aucune patience. J'avais pensé que cela changerait, que j'arriverais enfin à faire preuve de discipline et de volonté. Mais pour se forger une volonté, il fallait déjà en posséder un embryon. Je devais me transformer, devenir une personne plus solide, au caractère plus affermi. C'était maintenant ou jamais. Ici, j'avais tout le nécessaire : la solitude, de longues journées à remplir, des obligations prévisibles et peu nombreuses. J'étais libérée du regard des autres, les rumeurs ne pouvaient plus m'atteindre. Et j'avais un jardin pour moi toute seule.

Le septième jour au soir, lorsque je lui apportai son café et son verre de cognac et voulus m'en aller, il m'arrêta d'un geste. C'était un mardi. Je lui faisais à dîner depuis une semaine et j'étais à court d'idées. Ce soir-là : poulet à l'estragon. Lundi : quenelles de lieu noir à l'oignon frit. Dimanche : rôti de veau. Samedi : rosbif. Vendredi : truite poêlée et salade de concombre. Jeudi : saucisses à la béchamel. Mercredi : cabillaud poché.

— Allis ?

Pour la première fois il prononçait mon nom.

— Oui ?

— Allez chercher une tasse et un verre et asseyez-vous.

Je m'exécutai. D'une main ferme, il versa du café dans ma tasse en porcelaine fine.

— Vous êtes là depuis une semaine, dit-il en regardant le bord de la table.

Je ne répondis pas.

— Vous vous plaisez ici ?

Il leva les yeux.

— Oui.

— Ça vous dirait de rester un certain temps ?

— Oui, tout à fait. Merci.

— Vous recevrez votre premier salaire au bout d'un mois. Cela vous va ?

Je fis oui de la tête.

— Vous avez des questions ?

J'hésitai.

— Vous pensez pouvoir me donner du travail jusqu'à quand ?

— Tant que ma femme est en voyage, j'aurai besoin d'aide. Pour la maison et pour le jardin. Jusqu'à la fin de l'été, dans un premier temps.

— Ça me convient tout à fait.

Il remplit mon verre de cognac. Puis il leva le sien.

— Trinquons à notre accord.

À mon tour, je levai mon verre. Sans réfléchir, je l'entrechoquai légèrement avec le sien. Un tintement presque imperceptible, puis le silence retomba. Il ne manifestait aucune envie de poursuivre la conversation, ne bougeait pas, gardait le front plissé sous sa mèche noire. Je bus mon café, vidai mon verre, me levai sans attendre qu'il eût fini et commençai à faire la vaisselle. En rinçant les assiettes, je l'entendis repousser sa chaise et s'engouffrer dans sa chambre. Je fus parcouru d'un frisson en me disant que c'était décidé, que j'allais rester là. Mais j'eus aussi une bouffée de chaleur : j'avais trouvé un abri. Plus besoin de revenir en arrière. Ici, j'étais en sécurité.

Quelques jours de soleil, et le jardin était déjà plus sec. Je me débrouillais de mieux en mieux avec la faux, il ne restait plus que des chaumes ras et pointus après mon passage. En dépit de l'air froid, je transpirais. Le pâle soleil de l'après-midi allait bientôt disparaître derrière les montagnes et j'avais le dos courbatu. Un jour il y avait de la neige et le lendemain on voyait des papillons, tout cela n'était pas logique. Je passais le râteau, remplissais la brouette de déchets et allais les jeter au fond du jardin. Sous l'herbe, des plates-bandes étaient apparues. La terre était noire et dure, mais je ne l'avais pas encore binée ; en dessous il y avait peut-être des bulbes et des graines qui n'attendaient que de germer. Parfois je me retournais pour jeter un coup d'œil sur la maison. Il m'arrivait d'apercevoir Bagge derrière la vitre, mais la plupart du temps il disparaissait aussitôt. Impossible de savoir s'il m'observait ou ne faisait que passer devant la fenêtre.

Je rangeai les outils dans la remise, fis disparaître la terre de mes bottes en les frappant contre le muret de la terrasse et montai dans ma salle de bains. Enchantée par ma nouvelle vie, je remplis la baignoire, m'y plongeai et me frottai pour bien me nettoyer.

Travailler en plein air, sentir les efforts dans mon corps, respirer un air pur : jamais je n'avais imaginé un tel changement. Jamais je n'avais pensé que ce serait possible. Jamais. L'idée m'avait parfois frôlée, j'y avais trouvé une sorte de consolation, mais elle m'avait toujours laissée aussi déprimée qu'avant, puisque je n'y croyais pas. Alors que maintenant… M'obliger à faire ce que je devais faire : nettoyer le jardin, le faire revivre. Le salut était là, dans ce travail je pouvais me reconstruire, abandonner mon ancien moi. Me libérer de ma culpabilité, retrouver un cœur pur. Je retirai le bouchon de la baignoire, regardai l'eau s'écouler. Puis je me rinçai le corps et les cheveux sous la douche. J'entendais Bagge marcher au rez-de-chaussée, était-ce quelqu'un de pur ? Je me séchai, m'habillai. De ma fenêtre je le vis traverser la cour et descendre dans le jardin, sans doute pour inspecter mon travail. Ses grosses chaussures faisaient craquer les chaumes. Son dos disparut derrière les arbres fruitiers, en direction des marches conduisant à l'embarcadère. J'eus un tressaillement dans le ventre. Les hommes. Comme ils sont beaux. Certains, en tout cas. Leurs voix, leurs épaules. Je sortis sur le palier, tentai d'ouvrir la porte en face de la mienne. Elle était fermée à clé. Je m'arrêtai en haut de l'escalier, faillis me précipiter au rez-de-chaussée pour y fouiner, la pensée me fit battre le cœur. Finalement, j'y renonçai.